

LES
ASILES JOHN BOST
A LA FORCE
(Dordogne)

RECONNUS PAR L'ÉTAT
COMME ÉTABLISSEMENTS D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 7 septembre 1877

PARIS
AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

1896

AVIS TRÈS IMPORTANT

(Ne le perdez jamais de vue.)

Adresser tout ce qui concerne l'Administration des Asiles à M. le pasteur Ernest RAYROUX, directeur général, et mettre sur l'enveloppe :

« DIRECTION DES ASILES »

Adresse télégraphique :

« ASILES. — LAFORCE. — DORDOGNE. »

Pièces à fournir à l'appui de toute demande d'admission.

- 1° Extrait de naissance ;
 - 2° Certificat de baptême ; (1)
 - 3° Certificat de deux médecins constatant non seulement les marques d'une bonne vaccine, mais donnant encore des détails précis et complets sur la santé générale ou sur la maladie et les infirmités du candidat ;
 - 4° Consentement des parents ou des tuteurs ;
 - 5° Consentement de payer une pension annuelle qui varie suivant les Asiles et la position particulière des postulants.
-

Toutes ces pièces doivent être légalisées.

(1) Les Asiles ne peuvent recevoir que des protestants.

LES
ASILES JOHN BOST
A LAFORCE

9

LES

ASILES JOHN BOST

A LA FORCE

(Dordogne)

RECONNUS PAR L'ÉTAT
COMME ÉTABLISSEMENTS D'UTILITÉ PUBLIQUE

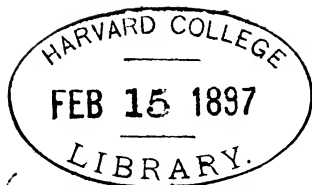
Le 7 Septembre 1877.

LA FAMILLE ÉVANGÉLIQUE
BÉTHESDA — ÉBEN-HÉZER — SILOÉ
BÉTHEL — LE REPOS
LA RETRAITE — LA MISÉRICORDE
LA COMPASSION

PARIS

AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

1896



S. H. Scudder



LES ASILES DE LAFORCE

La Famille... Asile pour des jeunes filles : 1^o placées dans un mauvais entourage ; 2^o de protestants dissiminés ; 3^o orphelines.

Béthesda..... Asile pour des jeunes filles ; 1^o infirmes ou incurables ; 2^o aveugles ou menacées de cécité ; 3^o idiots, imbéciles ou faibles d'esprit.

Ében-Hézer... Asile pour des jeunes filles épileptiques.

Siloé..... Asile pour des garçons : 1^o infirmes ou incurables ; 2^o aveugles ou menacés de cécité ; 3^o idiots ou imbéciles.

Béthel..... Asile pour des garçons épileptiques.

Le Repos..... Asile pour des institutrices âgées ou de santé délicate :

La Retraite ... Asile pour les vieilles servantes et ouvrières veuves ou célibataires.

La Miséricorde Asile ouvert à des filles : 1^o idiots-gâtées, ayant perdu toute leur intelligence ; 2^o épileptiques idiots ou infirmes.

La Compassion Asile ouvert à des garçons : 1^o idiots-gâtés, ayant perdu toute leur intelligence ; 2^o épileptiques-idiots ou infirmes.

Conseil d'Administration

MM.

Président..... L. DOMENGET, ancien magistrat à Bergerac.

Vice-Président .. HENRI COUVE, de Bordeaux.

Secrétaire J. LAFORGUE, pasteur à Bordeaux.

Secrét. honoraire. H. LAUGA, pasteur à Reims.

E. OBERKAMPEFF, receveur des finances à Alais (Gard).

LABROUSSE, pasteur à Bergerac.

DU PEYROU, propriétaire à Bergerac.

E. BRUNETON, à Nîmes.

J. PÉDÉZERT, professeur honoraire à Montauban.

JEAN MONOD, doyen honoraire de la Faculté de Montauban.

JULES SIEGFRIED, au Havre.

LOUIS SAUTTER, à Paris.

JULES GUEN, à Paris.

Assesseurs J. DE SEYNES, à Montpellier.

WESTPHAL-CASTELNAU, à Montpellier.

D^r EUG. MONOD, à Bordeaux.

CH. de LUZE, à Bordeaux.

PAUL MIRABAUD, à Paris.

LAURENS, trésorier p. yeur général du Gard.

P. GERMAIN, propriétaire à St Avit.

C. SOULIER, pasteur, à Paris.

D^r F. CHARON-BOST, à Paris.

ROGER HOLLARD, pasteur, à Paris.

G. GRANIER, pasteur, à Bagard.

H. DOMENGET DE MALAUGER, à Bergerac.

FÊTE DES ASILES JOHN BOST

Le 11 Juin est arrivé après sept ou huit jours d'une température fort inquiétante : brouillards, averses vents d'Ouest, nous n'avions jamais vu cela à cette époque de l'année. Nous pensions que la fête allait être manquée. Nous nous trompions. La foule des arrivants a été moins compacte ; mais le temple était plein.

M. Edouard Sautter, pasteur à Paris, nous a donné sur ce texte : *Ce sont là les choses qu'il fallait faire sans néanmoins négliger les autres*, une prédication vigoureuse, simple nette, pleine de foi et de ferveur pratique. Très bien approprié au but et au milieu ce discours a paru court à tout le monde : cet éloge a bien sa valeur... assez rare du reste.

M. le professeur Charles Gide, de Montpel-

lier a présidé la séance de l'après-midi. En voilà un qui sait ce qu'il dit et qui s'explique bien. Quel bon sens, quelle verve maitresse d'elle-même, quelle originalité ! quelle conviction, pour un savant, de la vanité froide de la science et de la richesse vivifiante des certitudes chrétiennes ; la science elle-même a besoin d'amour, nous a-t-il dit en terminant. Nous l'aurions écouté longtemps encore, car il entremêlait avec un art charmant les choses vieilles et les choses nouvelles et sous son apparence calme, réservée, presque indifférente nous comptions les battements d'un cœur passionné pour la vérité et pour le bien.

Le rapport du Directeur a été, comme toujours le numéro de résistance et d'étonnement de la séance. Chaque fête annuelle marque un succès de plus pour l'ingénieux et cordial directeur. Il nous a lu pendant trente cinq minutes le rapport que vous pourrez relire bientôt : avec du vieux il trouve, lui aussi, le

moyen de faire du nouveau. Il en fera longtemps encore, s'il plaît à Dieu.

Le Docteur Barraud de Bergerac, chargé avec M. Planteau de Lamonzie-St-Martin, du service médical, depuis la démission et le départ du Dr Rolland, a lu ensuite un compte rendu, véritable opuscule, où ceux qui l'ont entendu, ont pu admirer ses ressouvenirs médicaux, classiques, sympathiques et évangéliques. On sait que continuateur d'Hippocrate ou de Gallien, il est aussi un fervent des lettres et des arts, un amant passionné des muses.

M. Christol, missionnaire d'Afrique nous a ensuite intéressés par une allocution chaleureuse et simple. L'histoire authentique de Ranélala, vieux lecteur mossouto, de ses lunettes et de ses larmes nous a touchés.

M. Edouard Sautter, avec une bonne humeur communicative, dont il donne à la fois le conseil et l'exemple, nous a exhortés ensuite, petits et grands, à ne rien laisser perdre, même

de ce qui nous blesse et a illustré sa pensée en nous racontant l'histoire amusante d'un chiffonnier, de deux gamins et d'un os de gigot.

Chrétienne, instructive, touchante, littéraire, poétique, joyeuse, telle a été notre journée de fête à Laforce, le 11 Juin. Harmonieuse aussi. Mieux peut-être que d'habitude et ce n'est pas peu dire, elles ont chanté, les enfants et les maitresses de *La Famille* et de *Béthesda* ; nous entendons encore leurs hymnes et leurs chansons joyeuses. Quel répertoire touffu et varié ! Chantez fillettes, chantez malades, chantez amis ! Chantez sur la terre, en attendant le ciel ! Chantez de tout votre cœur ; les anges chantent. Le chant c'est de la joie, du bonheur ; c'est *du ciel*.

J. LAFORGUE.

ALLOCUTION
POUR LA
PRÉSIDENTE DE LA FÊTE
DES ASILES DE LA FORCE

Le 11 Juin 1896

MESSIEURS,

En désignant cette année un professeur d'économie politique pour présider cette réunion annuelle, votre Comité, qu'il me permette de le lui dire, a agi en imprudent ! Il va sans dire que je suis honoré de cette désignation, mais j'en suis inquiet. L'économie politique et la charité n'ont jamais fait très bon ménage. Je pourrais même dire, sans paradoxe, qu'elles se haïssent réciproquement. L'économie politique est, par définition même, la science de

l'utile, non celle de l'amour, et la tendance professionnelle de l'économiste, en présence d'une œuvre quelconque, c'est de se demander : A quoi sert-elle ? Quels sont les résultats pratiques qu'elle peut donner ?

Je me rappelle que cette opposition s'était déjà présentée très fortement à mon esprit le jour où pour la première fois je suis venu ici, sous les auspices de mon ami M. Henri Couve, il y a vingt ans de cela ! C'était lors de l'inauguration du *Repos* et je ne me doutais guère alors, assis sur cette estrade, que j'aurais l'honneur d'y revenir longtemps après comme Président. J'étais alors un bien jeune économiste, et pourtant, je le répète, cette même question me préoccupa pendant que je visitais vos Asiles. Je ne parle pas de *la Famille* quia une utilité incontestable, même au point de vue économique, puisqu'elle a pour but de former de bonnes femmes de ménages. Faire le ménage, il n'y a rien de si utile ! un coup de

plumeau ou un coup d'éponge donné à propos peut sauver la vie de plusieurs, en chassant le microbe de la diphtérie et de la scarlatine. Mais bien que *la Famille* ait constitué le noyau originaire de l'œuvre de John Bost, elle a cessé depuis longtemps d'en donner la caractéristique. L'œuvre de John Bost, les Asiles, à proprement parler, ce sont surtout *Béthesda*, *Eben-Hézer*, *Béthel*, *Siloé*, ceux destinés aux incurables, aux idiots, aux épileptiques, aux gâteux..... Or, je me demandai si tout l'argent qu'on dépense ici — 300 fr. par jour à cette époque, 600 fr. aujourd'hui — et surtout si tout le capital de zèle, de peine et d'amour qu'on consacre ici chaque jour à soigner ces incurables, ne serait pas plus utilement employé, par exemple, à sauver des enfants pour en faire des hommes, à aider les travailleurs en état de chômage, à relever ceux qui sont tombés et qui peuvent encore être relevés, ou à lutter contre tant d'ennemis qui dévorent chaque

jour la jeunesse, la patrie, l'espérance de demain ? Mais ici, quels fruits, me disais-je, en ce monde du moins, pouvez-vous attendre de vos peines ? Quand Christ passait à Béthesda et à Siloé, du moins il guérissait ceux que sa main touchait et les rendait à la vie, à la société. Mais dans votre *Béthesda* et votre *Siloé*, à vous, vous savez bien qu'on ne fait pas de miracles — vos excellents docteurs ne m'en voudront pas si je le dis, c'est dans leurs propres rapports que je l'ai constaté — et ceux qui entrent dans ces Asiles n'en sortent guère que pour aller au dernier asile, celui du grand repos ! Peut-être même pourrait-on croire que pour plusieurs votre sollicitude ne fait que prolonger leurs souffrances en même temps que leur vie.

Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, si je rappelle ces doutes qui me tourmentaient alors et qui d'ailleurs sont partagés par beaucoup, peut-être par vous-mêmes, dans les heures

sombres du découragement ? Je me hâte d'ajouter, de peur que vous ne pensiez trop de mal de moi, que malgré ces réflexions pessimistes, c'est ce jour-là même que je suis devenu souscripteur de vos Asiles, probablement pour justifier le mot de Pascal : le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas.

Mais depuis lors il m'est venu des cheveux gris, et j'aurais bien voulu arriver à concilier ici le cœur et la raison. Quand j'ai été invité à présider votre fête, je me suis dit : Voici le moment ou jamais de les mettre d'accord !

On ne peut pas dire, certes, que la science nous facilite beaucoup cette conciliation. Vous savez qu'elle nous enseigne que la nature assure le progrès de l'espèce par l'élimination des faibles et des plus mal doués, qu'elle opère un triage continu à l'aide de ces terribles tamis qui s'appellent le vice, la misère, l'infirmité, et qu'il faut non seulement la laisser faire, mais même aider à ses opérations. C'est ainsi

que dans des ouvrages récents, des anthropologistes éminents (1) ont proposé de créer des sortes d'Asiles aussi, oui, mais combien différents des vôtres ! Ce seraient des asiles où l'on attirerait et au besoin où l'on retiendrait tous les alcooliques, les débauchés, les morphomanes, les détraqués de notre civilisation, non point pour les guérir et les soigner, mais bien au contraire pour offrir à chacun l'assouvissement de sa passion dominante, en mettant à leur disposition gratuitement débits de boisson et d'opium, maisons de jeu et de prostitution, de façon à accélérer le plus possible leur ruine physique et à les éliminer, comme on dit en médecine, *cito, tuto et jucunde*, rapidement, sûrement et agréablement.

Comme il faudrait que ces asiles fussent grands pour contenir tous ceux qui y seraient attirés par leur péché et pour leur perte ! Ce seraient des villes immenses, des Sodomes

(1) Voyez notamment Lapouge — *Les Sélections Sociales*.

et des Gomorrhes, créées tout exprès par un génie infernal pour opérer un triage continuél de l'espèce humaine. L'imagination s'épouvante devant un semblable tableau. Mais si les hommes pouvaient jamais songer à créer de pareils asiles, j'ose dire que ceux qui resteraient dehors ne vaudraient guère mieux que ceux qui seraient dedans !

De ces effroyables asiles de la science aux asiles John Bost, vous pouvez mesurer la différence qui existe entre les deux tendances. Vous ne pratiquez guère ici la règle de l'élimination des faibles et des incapables. Vous vous appliquez au contraire à réunir les rebuts de l'espèce humaine condamnés à périr, et à la nature qui leur dit : Disparaissez le plus tôt possible pour faire place à d'autres ! vous répondez : Je les garderai le plus possible, et je prendrai garde qu'aucun d'eux ne se perde. Incontestablement vous allez à contre fins de l'œuvre de la nature.

Heureusement cela ne vous trouble point. Fut-il même prouvé que ce soit là la volonté de la nature, vous savez en tout cas que ce n'est pas la volonté de Dieu. Car Jésus nous dit : « Prenez garde de mépriser un seul de ces petits, car je vous déclare que leurs anges dans les cieux voient continuellement la face de mon Père » (1). Parole étrange ! – Et que savons-nous en effet si la pauvre âme renfermée dans cette misérable chair, et qui ne peut communiquer avec la nôtre, prisonnière qu'elle est dans son affreuse enveloppe, que savons-nous si dans l'œuvre infinie elle n'a pas son utilité et sa fin tout comme la nôtre ? La science ne peut pas nous prouver le contraire : elle nous révèle au contraire chaque jour des utilités inconnues dans tel ou tel corps que nous jugions sans valeur. Qui aurait pu jamais imaginer, il y a quelques années, que le charbon, et pis que le charbon, que les résidus

(1). Math. XVIII, 10.

infects qu'il laisse quand on le distille, pûssent renfermer toute une gamme de couleurs plus éclatantes que la pourpre de Tyr, même des parfums suaves, et que la nature eût emmagasiné dans cette matière noire, depuis les temps incommensurables, les couleurs et les parfums des flores paléontologiques ? Et que de plantes sauvages découvertes par hasard, et qu'on appelle « des simples » — comme ceux d'ici — et qui se sont trouvées dotées de vertus magiques pour guérir le mal ou charmer la souffrance ?

Et nul doute que si nous vous avions la toute science, il n'y aurait pas dans ce vaste monde un seul brin d'herbe, pas un seul vermisseau, pas un seul grain de sable qui n'eût son utilité et dont l'homme ne pût tirer parti.

Un grand savant, le plus grand peut-être de tous, et qui n'était pas chrétien, Aristote a dit : « Dieu et la nature n'ont rien fait en vain ». Et si un païen a pu prononcer cette parole admi-

nable, à plus forte raison nous chrétiens avons-nous le droit de dire et le devoir de penser que Dieu n'a pas fait une seule âme en vain.

Et si nous ne pouvons découvrir présentement à quoi servent ces simples d'esprit et pourquoi Dieu a pris la peine de les créer, qu'importe ? Pouvons-nous mieux dire à quoi nous servons nous-mêmes et pourquoi Dieu nous a faits ? Nous n'en savons absolument rien. Non, en vérité, personne ne peut nous dire ce que nous sommes venus faire en ce monde, et non pas seulement nos petites personnes, mais le genre humain tout entier qui n'a apparu que pour chuter aussitôt, et qu'il a fallu sauver sitôt après l'avoir créé. Il y a quelque chose de comique dans l'aplomb du savant qui demande doctoralement, en présence de tel habitant d'*Eben-Hézer* ou de la *Compassion*, à quoi peut servir celui-là alors qu'il ne peut pas nous dire à quoi il sert lui-même ! ni pourquoi.

la vie aura brillé un jour à la surface de cette planète pour s'éteindre bientôt, la durée d'un éclair dans l'infini.

Et quoique chacun de nous soit très convaincu de l'utilité de sa propre existence, non seulement pour lui-même mais pour les autres, très pénétré de la valeur des services qu'il peut rendre à sa famille, à son Eglise, à sa Patrie, prêt à penser que selon les formules de toutes les oraisons funèbres, il laissera après lui « un vide impossible à remplir » — il est possible que cette bonne opinion que nous avons de nous-même n'ait aucun fondement, et que Jésus nous ait mis à notre véritable place quand il nous a déclaré ceci : « *Vous de même*, quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles ». (1).... Alors, Seigneur, quel droit avons-nous de déclarer que ce sont ceux-ci qui sont les serviteurs inutiles ?

(1). Luc, XVII, 10.

J'ai vu au contraire dans vos rapports que beaucoup se rendaient utiles et faisaient leur tâche de leur mieux, selon leurs moyens—chacun de nous ne peut faire que selon ses moyens. J'ai vu qu'ils faisaient des sacs en papier pour une valeur de plusieurs milliers de francs. Voilà de quoi réconcilier l'économiste avec votre œuvre. Que dis-je, le réconcilier ? l'humilier même, car hélas ! jamais une pareille valeur n'est sortie du travail de mes mains ! J'ai vu qu'à *Béthesda* une jeune fille qui n'a point de bras a pu apprendre à écrire, à faire de la tapisserie, à diriger une école enfantine... Mon Dieu ! que de gens en ce monde qui ont leurs deux bras, et qui ne s'en servent que pour rien faire ou pour faire le mal ! J'ai vu qu'à *Siloé* un grand et vieux enfant qui s'appelle Adolphe faisait des polichinelles et des voitures pour amuser les petits infirmes : un malheureux donnant un peu de joie à de plus malheureux que lui ! J'ai vu, et c'est ce qui m'a peut-être

le plus émerveillé, que dans les dortoirs de *Béthesda* on faisait de bonnes parties de rire... Faire rire des incurables, c'est un bien beau résultat ! Il n'y a pas beaucoup de médecins qui en fâssent autant.

Et si ces asiles sont utiles à ceux qui sont dedans, ils sont plus utiles encore à ceux qui sont dehors. Et le spectacle seul de l'œuvre de dévouement et de foi qui se poursuit ici depuis quarante ans est par lui-même, et indépendamment de ses résultats, une chose infiniment utile. Oui, il est d'une utilité majeure dans toute saison, mais particulièrement dans ce temps où la nuit morale qui s'étend et où le froid qui monte semblent gagner les âmes, d'allumer ça et là quelque grand foyer d'amour et de l'entretenir pieusement. Et aux économistes impénitents et aux *struggle-for-lifers* obstinés qui demanderaient encore : à quoi sert-il ? je répondrais : Mais à vous réchauffer

vous-mêmes, à dégeler vos doctrines pour y faire pénétrer une sève nouvelle. La science elle-même a besoin d'amour pour comprendre et surtout pour créer !

RAPPORT

SUR LES

ASILES JOHN BOST

Laforce le 11 Juin 1896.

Rapport sur les Asiles John Bost

A. LAFORCE

Du 1^{er} Mai 1895 au 30 Avril 1896.

CHERS BIENFAITEURS,

Bon jour ! Ce n'est pas une salutation ordinaire ; c'est plus et mieux, c'est un vœu que nous formulons ou plutôt une prière et pour vous et pour nous.

Ce jour est celui de la fête des Asiles. Fête est synonyme de réjouissances et ce mot, placé à côté des Asiles, ne semble-t-il pas une ironie ? La joie marche-t-elle de pair avec la tristesse ? Les distractions sont-elles de mise dans un milieu où la douleur, la maladie, les infirmités de toute nature sont là, en permanence ? Mais il y a fête et fête. Les fêtes mondaines ont, en général, un lendemain pénible et cela est passé

en proverbe : « Triste comme un lendemain de fête », pour bien marquer le vide qui accompagne ordinairement le fracas et l'éclat de ces réjouissances quelconques. Ici à Laforce, ce n'est pas le cas. Vous n'avez pas à redouter pour demain, ayant répondu à notre appel, les répétitions agaçantes de baillements sonores ou plaintifs, ni les regrets, car notre fête est celle de la charité, de la sympathie reconfortante, de l'amour dont la source divine jaillit, intarrissable, du pied de la croix. Nous ne nous rencontrons qu'une fois l'an, mais cela suffit. De cette rencontre, de ce jour passé ensemble, tous unis dans une double communion d'affection pieuse et reconnaissante, il restera quelque chose ; il naîtra de vous de nouvelles résolutions de dévouement et de nous, des sentiments de résignation non forcée mais filiale, enveloppée d'espérance. Et alors sera réalisé notre vœu : ce jour-ci est et restera pour nous tous, un bon jour.

*
* *

Vous attendez maintenant le récit de notre vie pendant l'année écoulée et c'est ici que notre embarras commence. Non pas qu'il n'y ait rien à dire. Mais comment faire pour éviter les répétitions ? pour varier ce qui est invariable ? Le fond de notre existence, c'est la monotonie. Un jour ressemble à un autre jour. Rien donc, semble-t-il, qui se détache en relief et mérite une mention spéciale. Il arrive en Novembre que l'atmosphère est saturée de brouillards, la lumière est trouble ; tout est noyé dans le vague et le gris ; on va et vient comme des ombres, sans entrain, las ; les heures s'allongent et comptent double. Mais, plus tard, c'est le joyeux printemps : Le soleil a repris son éclat ; la nature tout entière se secoue et se réveille ; la verdure des champs s'égaie de fleurs innombrables, marguerites, bluets et boutons d'or dont la simplicité n'est pas sans grâce ; les arbres se couvrent d'un

feuillage dont la teinte première est si fraîche et si délicate qu'elle attire et repose le regard. C'est la vie débordante partout et, tout à ce renouveau, on ne se souvient plus du triste hiver traversé. Dans nos Asiles et, considéré sous un certain angle, nous ne connaissons pas cette joie. Notre mois de Novembre dure toute l'année. Qu'importe le changement des saisons ? Chaque matin, notre personnel se trouve aux prises avec les mêmes devoirs, en face de la même tâche écrasante. Il faut, pour l'accepter et l'accomplir, je ne dis pas pour la subir, plus que les forces et les énergies humaines. Cependant, qu'on ne s'y trompe pas, cette monotonie est plus apparente que réelle. Notre œuvre, en effet, s'exerce, non sur des êtres inertes mais vivants. S'il en est dont l'intelligence sommeille ou même n'a jamais été éveillée, il en est d'autres qui, malgré leurs infirmités, ont toutes leurs facultés intactes. L'intelligence est dégourdie, l'âme est de flam-

me, le cœur vibre et c'est par là que notre œuvre, d'apparence toujours identique à elle-même, est singulièrement variée. Oui, sans doute, le travail matériel est parfois au-dessus des forces physiques, en particulier dans nos Asiles d'*Eben-Hézer* et de *Béthel* où la nuit est souvent troublée par les soins à donner à nos pensionnaires en état de mal, mais l'ennui n'habite pas nos maisons parce qu'à côté ou parallèlement à l'œuvre matérielle il y a l'œuvre spirituelle. La pitié, la compassion, l'amour sont toujours excités, et qui fait vivre avec intensité sinon la mise en activité permanente de notre être moral ? Il ne faut donc pas juger sur les apparences et, parce que nous n'avons rien de saillant à vous marquer, conclure que nous n'avons rien à dire. Si nous voulions parler.... mais vos cœur éclateraient. Mademoiselle Jeanne Lapeyre, notre vénérée directrice d'*Eben-Hézer*, à laquelle je demandais des notes pour ce présent rapport, me répondit

avec un accent de tristesse profonde : « Vous savez bien que ce qui émouvrait le plus, nous devons le taire. » Et vous comprenez, chers Bienfaiteurs, les motifs obligés de notre discrétion. Ceux ou celles que nous mettrions en scène sont présents, au milieu de nous. Pourquoi, dès lors, risquer de les contrister et d'ajouter quelque chose à leurs peines ? Vous ne nous en voudrez pas de faire cette économie, même aux dépens de l'intérêt qui en résulterait pour notre travail. Je lisais dernièrement un article de M. René Bazin, au sujet de la mort de Théodore Pavie, célèbre orientaliste et voyageur intrépide que les circonstances de la vie avaient tenu, depuis de longues années, immobile, dans une obscure retraite : « Il ne voyageait plus ! Comprenez-vous tout ce qu'il y a de tristesse dans ces quatre mots-là ? Etre né avec des yeux insatiables de nouveau et les ouvrir et les fermer toujours sur le même horizon ! Avoir

le besoin d'espace et demeurer ! Se sentir une âme vagabonde que ravit le paysage changeant du monde, que passionne, plus que les livres, plus que les discours, le spectacle de l'humanité vivante et vieillir immobile dans la retraite ! » C'est là, en effet, une dure épreuve. Or, cette épreuve est celle de nos chers reclus d'*Eben-Hézer*, de *Béthel*, de nos infirmes intelligents de *Béthesda* et de *Siloé* : cette histoire est leur histoire.



Un de nos soucis est de constater que nos maisons deviennent trop étroites. Vous pensez, et nous étions de votre avis que les Asiles avaient de la marge et de l'espace pour n'être jamais à court, pour répondre sans peine à tous les appels, pour ouvrir leurs portes à tous les malheureux qu'on nous signalait. Eh bien ! nous sommes obligés d'admettre sans pouvoir recevoir. Nous avons des personnes qui attendent sans que nous puissions leur fixer la

date de leur entrée puisque, le plus souvent, c'est la mort qui en décide. On nous écrit, on nous supplie et nous sommes dans l'angoisse avec ces pauvres impatients. Nos asiles du *Repos*, de la *Retraite* et de *Béthesda* sont plus que remplis. *Béthesda* a été construit pour recevoir cent vingt pensionnaires. Nous étions persuadés que ce chiffre ne serait pas atteint de longtemps ; il est dépassé. Nous y avons, en effet, aujourd'hui, cent vingt cinq pensionnaires. Il a fallu, dans certains dortoirs, ajouter des lits supplémentaires.

Puisque nous sommes sur le sujet des admissions nous demandons à nos correspondants ou à nos amis de ne pas entamer de négociations avec nous, sans s'être auparavant assurés du consentement des intéressés, de leur état moral et religieux et de leur caractère. Il ne faut pas non plus leur faire des Asiles, des descriptions fantaisistes et les assurer que là ils recouvreront la santé. La force n'est pas le

Paradis ; — (le Paradis n'est pas ici-bas —) il est un lieu béni où l'on recueille et soigne les incurables ; si nous y avons *Béthesda*, nous n'avons pas cette piscine où s'accomplissaient des miracles de guérison. Nos Asiles ne sont pas non plus des maisons de luxe où l'on n'a qu'à demander, pour recevoir tout ce que l'on désire en fait de confort ou de nourriture succulente et variée ; ce sont des maisons de charité où l'on a largement le nécessaire, suivant nos ressources mais où l'on ne peut ni ne doit répondre à des exigences inénarrables. C'est pour avoir des nos asiles des idées tout à fait à côté que plusieurs de nos pensionnaires ont été exclus ou s'en sont allés de leur propre mouvement. Voici une histoire vraie, tout à fait. Un aveugle adulte nous fût envoyé de Belgique, il avait de sa commune une subvention annuelle de 300 francs qu'il nous abandonnait pour payer sa pension. Cet aveugle, d'après les renseignements fournis, était un

vrai chrétien dont l'influence serait sanctifiante à ses alentours. Au bout de huit jours, il y avait un accord parfait entre nous, lui pour s'en aller, nous, pour qu'il partît au plus tôt. D'abord, ce bon chrétien sacrait comme un païen ; ensuite il me confessa, à la douce, qu'en venant à *Siloé*, il croyait entrer dans un bon hôtel où il n'aurait qu'à commander son ordinaire et à se faire servir à sa guise. — Mais, lui dis-je, comment donc viviez-vous avant de venir ici ? Vous étiez malheureux, sans ressources... — Sans ressources ! répliqua-t-il avec vivacité, et les 300 francs de ma commune ; de plus en mendiant je me faisais les jours ordinaires un minimum de trois à quatre francs et les dimanches et fêtes dix à quinze francs. J'étais chez des ouvriers ; je commandais mes repas, j'avais de la viande, les primeurs, dessert, café et pousse-café... aussi, vous comprenez (et ici il fit une grimace de mépris à mon

adresse) je ne peux pas rester dans votre boutique !

Il est parti et sa confession m'a rendu songeur ! Voilà donc un individu qui, sans peine autre que de naziller une sempiternelle et uniforme complainte, mange et boit à lui seul ce qui serait suffisant à toute une famille d'ouvriers ! C'est un exploiteur. Mais qui est le plus fautif ? de l'exploiteur ou de ceux qui donnent, dirai-je, à l'aveuglette ? Ceci non pour refroidir notre charité ou renforcer notre égoïsme. Qu'on ne s'y méprenne pas.

Une autre histoire. L'an dernier on nous envoyait de G. un jeune homme soi-disant épileptique, en tout cas sujet à des accès de colère dangereux pour ses voisins. Il s'était enrôlé dans une bande de cambrioleurs et il aurait fini, tôt ou tard, par tomber entre les mains de la justice sans le zèle et la compassion de quelques amis chrétiens qui s'interposèrent et l'arrachèrent à l'abîme. Ce garçon n'était pas

épileptique mais alcoolique. Nature déséquilibrée, non dépourvue de sentiments affectifs. Quelque temps après son entrée à *Béthel*, où il était traité avec bonté, il était relativement heureux, aimé de ses camarades et encouragé par M. et M^{me} P. Bosc directeurs de l'asile. Puis il se mit à rédiger ses mémoires qu'il nous communiqua. Inutile de vous dire qu'il était le seul à croire à cette histoire de sa vie faite d'un peu de réalité diluée dans la masse vaporeuse d'une imagination sans limites. L'orgueil, c'est là le vice fondamental de ce pauvre garçon mécontent du terre-à-terre de sa situation et rêvant sans cesse à des situations brillantes qui lui ont toujours échappé. Chez nous, où l'alcool n'a pas ses entrées, sa santé s'est fortifiée, mais nous ne pouvions le fixer longtemps, et malgré nos conseils, il nous a quittés pour reprendre sa vie d'aventures. Nous avons eu deux ou trois fois de ses nouvelles et il nous assurait, dans ses lettres, de

sa reconnaissance et de son affection. Puis, le silence s'est fait. Où est-il ? que fait-il ? Si ces lignes tombent sous ses yeux, qu'il sache qu'à *Béthel* nous pensons à lui et chacune de nos pensées est une prière en sa faveur. Qu'il jette à bas son orgueil et nous revienne ainsi dépouillé, secoué, comme l'enfant prodigue, du même repentir et le Père céleste ne le repoussera pas, et la porte de notre asile lui sera de nouveau ouverte. L'œuvre de se consacrer, à son tour, pour soigner nos malades, lui sera meilleure que tous les songes creux dont il aime encore à s'enivrer.

Je n'ai parlé que de nos asiles d'hommes, mais les autres ? Croyez-vous qu'il n'y a rien à dire ? Ah ! chaque jour est marqué par des soucis ou des ennuis divers de forme mais de source commune. Ils sont, si vous voulez, peu de chose en soi, impossibles à raconter tellement ils sont ténus, mais les infiniment petits sont parfois plus redoutables pour l'équilibre

du caractère et de l'humeur, pour le développement de la piété, pour le soutien des forces physiques et morales, que les grosses épreuves. Et notre nourriture quotidienne est assaisonnée de ces mille niaiseries et piquûres d'épingles.

Nous avons eu le chagrin de renvoyer une dame de notre asile du *Repos* et de voir partir, malgré nous, trois pensionnaires de la *Retraite*. De ces trois deux étaient sœurs bien unies, trop unies. L'une, la cadette, celle qui aurait dû obéir à l'autre de sens plus rassis, commandait. Les enfants gâtés font toujours la loi, et c'est la plus jeune qui a obligé sa sœur de s'en aller avec elle d'un asile où rien ne leur manquait pour retourner probablement à la misère.

Je lis dans la « Bibliothèque universelle suisse » de Février 1894, dans un article de M. Glardon analysant un roman de Mary Wilkins : « L'asile était bien tenu ; très confortable ; on y faisait une cuisine excellente.

Mais rien ne convenait à ces deux vieilles femmes déraisonnables. Elles soupiraient après les choux de leur potager, accommodés avec le morceau de lard fourni par les voisins. On les obligeait à faire toilette pour le dîner et leur robe neuve de cachemire leur plaisait assez mais il leur semblait qu'elles transgressaient un des commandements de la loi de Dieu en la mettant tous les jours.

« Charlotte suppliait tous les soirs sa sœur de la ramener à la maison.

« O Henriette ! allons-nous-en. Je n'aime pas leurs victuailles et je n'aime pas porter un bonnet. Je veux retourner à la maison et faire autrement. Les groseilles seront mûres, Henriette, et les pommes aussi et nous pourrions avoir une tarte aux pommes. Celles qu'on nous donne ici ne sont pas bonnes ; et je voudrais de la mélasse pour les sucrer..... »

C'est tout à fait l'histoire de nos deux sœurs de la *Retraite*..... et d'autres aussi, hélas ! Que

déduire de tout ce qui précède, sinon qu'il est bien difficile de faire le bien ? Les directrices du *Repos* et de la *Retraite* sont consciencieuses et dévouées mais nos dames, quelques-unes seulement car nous en avons de charmantes au point de vue du caractère et de l'obligeance, devraient se souvenir et comparer hier à aujourd'hui. Le présent gagnerait à coup sûr et les dispositions intérieures passeraient du noir au blanc. Ces deux asiles ; — les répétitions sont nécessaires — ne sont pas des hôtels mais des maisons familiales où, par conséquent, chacun doit mettre du sien et ne pas regarder, selon la recommandation apostolique, à son intérêt particulier, mais à celui des autres. Le règlement intérieur est très paternel, néanmoins nous ne nous mettons jamais au port d'armes sur la règle stricte, mais nous ne pouvons pas aller jusqu'au relâchement et recommencer l'histoire des Israéli-

tes, sous les Juges, où chacun faisait tout ce qui lui plaisait.

Nous demanderons encore à nos correspondants de composer les dossiers d'admission avec un soin tout particulier. Les renseignements pris et donnés doivent être contrôlés. Bien précis et complets, quelques erreurs, en fait d'admission, seront évitées.

Nous prenons ici l'occasion de redire à nos amis que si nous refusons quelquefois d'accepter leurs recommandés, c'en est qu'après de bien sérieuses délibérations et pour des raisons majeures. Un refus nous coûte beaucoup ; il a coûté parfois à nos asiles, bien innocents et non responsables de ces refus, le retrait de sympathies et de dons. Mais quoi ? En ce qui nous concerne nous conservons pour nos ex-amis, le souvenir reconnaissant de leurs bienfaits d'antan et l'espérance de leur retour.

Et comment, après avoir aimé les asiles, ne pas les aimer à nouveau et davantage ? Il n'est

besoin pour cela que de réfléchir un moment à ce qu'on peut y rencontrer. Oh! je ne prendrai pas la peine de faire une description émouvante ou de risquer un plaidoyer enflammé. Non. Nous ignorons la réclame ou l'amplification. Ce que sont nos asiles ? Ils sont semblables à ce pauvre voyageur allant de Jérusalem à Jéricho et tombant, au milieu de sa route, entre les mains de brigands qui le volent, le rouent de coups, le laissant à demi-mort, insouciant de ce qui adviendra de lui. Oui, voilà nos asiles. Il sont peuplés de créatures de Dieu auxquelles la vie a été comme une marâtre : orphelins, malades de maladies incurables, nécessiteux qui ont vécu de faim dans la misère noire, jeunes gens, et jeunes filles naguère enveloppés de l'atmosphère de la corruption et du vice et en portant sur eux, quelques-uns, non pas tous, les stigmates. Ils ont été gisants dans le fossé de la détresse, du désespoir. S'ils sont encore en vie, c'est

grâce à vous, chers Bienfaiteurs de la première et de la dernière heure. Inspirés par Jésus, le grand et le bon Samaritain, vous êtes venus au secours de ces abandonnés, dans leurs épaisses ténèbres vous avez fait luire un rayon de soleil, vous les avez réchauffés de votre compassion délicate.

Mais à cette œuvre commencée, il n'y a point de fin, il faut sans cesse y revenir pour la poursuivre et la développer. Si Dieu dit à la mer : « Tu viendras jusqu'ici et pas plus loin ! » nous ne pouvons pas le dire, nous, à la charité. Arrière donc les enthousiasmes fragiles, les efforts intermittents et place à cette charité toujours en éveil, attentive au présent et prévoyante pour l'avenir, obstinée, tenace plus encore que les douleurs qu'elle doit amoindrir ou soulager !

Le 13 Juin dernier, [notre ami M. Henri Couve qui présidait alors la fête, nous disait :

« Je suis accusé par le conseil des asiles, d'être terrible, en ce qui concerne les innovations et les dépenses. Eh bien ! permettez-moi de vous dire que je ne compte pas me corriger. Il me paraît que nous devons toujours aller de l'avant, que nous n'avons pas le droit de ne pas employer les ressources mises à notre disposition pour tous les changements reconnus nécessaires, dût-il s'agir de démolitions et de reconstruction. Sans doute il faut y mettre du temps et de la prudence et ne se décider qu'après examen sérieux et à bon escient.

« Mais il ne faut pas craindre de se résoudre à toutes les dépenses vraiment utiles pour le soulagement et le bien-être des malheureux confiés à nos soins. Ils ont assez souffert et ils sont assez déshérités pour que nous ayons le devoir d'alléger le poids de leurs infortunes.

« Si je ne craignais d'affliger mon ami M. Imbert qui a le tort d'être un peu trop conservateur, je vous avouerais que je souhaiterais

d'entendre le pic de démolition dans les murailles du vieux *Siloé*....»

Des paroles nous avons passé aux actes. M. Et. Imbert, accusé d'être archi-conservateur, a changé ses batteries. Il sait mener son asile et aussi, en bon propriétaire qu'il est, un attelage de bœufs. Il a donc pris son aiguillon et nous a poussés en avant. M. Paul Germain, membre de notre Conseil d'Administration, au cœur plus large encore que les épaules, au zèle toujours allumé, nous a tirés d'embarras en se révélant bon architecte. Il faut croire, en face des difficultés surgissantes et surmontées, qu'il a hérité, pour les aplanir de la poule qui a pondu l'œuf de Christophe-Colomb. Bref, ses plans ont été adoptés et les devis fixés, puis le pic de démolition a été mis en branle. Ce travail a été facile et rapidement exécuté car, les vieilles dépendances, faites en torchis, sont tombées comme capucins d'un jeu de cartes. Sur leur emplacement s'élève

aujourd'hui une maison à deux étages où, nos pauvres vieux, ainsi que les ateliers de poches, la lingerie, la buanderie, etc. seront confortablement et hygiéniquement installés. N'oublions pas non plus un préau couvert bien nécessaire car, à Laforce, sauf respect, il pleut comme à Bordeaux. Les travaux de maçonnerie sont presque achevés, la charpente se pose, la couverture s'apprête en sorte que tout sera fini dans le courant de septembre. Nous avons à louer le zèle de nos entrepreneurs MM. Arzac et Valade qui, sans oublier leur intérêts, n'ont pas négligé les nôtres. Et maintenant, je pense qu'il nous faudra désormais veiller à ce que M. Et. Imbert n'entre pas trop passionnément dans les vues de M. Henri Couve.

En fait d'amélioration nous nous félicitons de plus en plus de notre étuve à désinfecter et de notre pulvérisateur. Cela donne de la confiance à nos malades cette affirmation que nous exterminons tous les germes homicides des

maladies infectieuses ; aussi usons-nous largement de cette méthode antiseptique. Lits, matelats, couvertures, vêtements, objets divers, mobilier, tout passe à l'étuve.

Notre pulvérisateur est aussi sans cesse en promenade, à tour de rôle dans chaque asile, lançant sa poussière microphobe aux plafonds, sur les parquet, le long des murs, partout.

*
* *

Nous avons toujours le même personnel directeur, mais les forces physiques ne répondent pas toujours à la bonne volonté et au zèle intérieur. Nos chers doyens M. et M^{me} Et. Imbert, M^{lle} Jeanne Lapeyre, M^{lle} Técla Laroché, M^{me} Dabrin ont été ou sont plus ou moins éprouvés dans leur santé. Mais, grâce à Dieu, nous les avons, et pour eux comme pour les autres directeurs et directrices et pour ceux et celles qui les secondent, nous demandons le maintien ou le renouvellement des forces vitales épuisées ou compromises.

Ne se rencontrera-t-il pas quelques femmes chrétiennes désintéressées, résolues à se dévouer à nos malades ? Se dévouer, se donner sans réserve à l'œuvre c'est là le point essentiel car le travail est excessif, rude souvent, il embrasse le corps et l'âme et il nous faut des auxiliaires qui ont, avec une piété vivante et vraiment missionnaire, des constitutions robustes, bâties à chaux et à sable, comme on dit. Il faut être sur le qui-vive, toujours prêt, malgré une tâche définie, à donner un coup de main là où l'assistance est réclamée. Après le labeur du jour, celui de la nuit, dans nos asiles d'épileptiques..... Nous cherchons pour « la *Famille* » une maîtresse de couture et jusqu'à maintenant nous n'avons rencontré personne qui réponde à nos exigences irréductibles : piété, capacité, dévouement, santé. Si nous avons trouvé toutes les qualités morales, c'est la santé qui manquait. Et nous cherchons et nous attendons. (1)

(1) Nous avons trouvé.

Si notre personnel n'a pas été amoindri, nous avons perdu cependant M^{lle} Péchin ex-directrice du *Repos* que nous avons gardée dans cet asile quand la maladie la réduisit à l'impuissance et que nous avons soignée avec toute l'affection et tous les égards réclamés par sa cruelle épreuve. Je ne puis résister, pour vous donner une juste idée de la perte que nous avons faite, à vous transcrire les touchantes paroles prononcées devant son cercueil par M. Jean Monod, membre du Conseil et Doyen honoraire de la Faculté de Théologie de Montauban : « Sa vie a été une noble vie, une vie de travail, de devoirs, de luttes, vouée, dans sa plus longue période, à l'instruction de la jeunesse, à laquelle, la solidité de son jugement et la culture de son esprit la rendaient particulièrement propre. Depuis 1889, elle avait accepté la direction du *Repos* et, comme membre du Conseil d'administration des Asiles, je veux rendre ici un témoi-

gnage de reconnaissance à sa mémoire, pour les services précieux qu'elle y a rendus, exerçant sur les dames âgées ou malades qui l'entouraient une action bienfaisante et bénie. C'est là qu'elle est tombée malade et a décliné jusqu'au jour où Dieu l'a reprise à Lui, le 23 Juin 1895.

« Dans la piété profonde et humble de la sœur que nous pleurons, je ne veux relever que deux traits caractéristiques, le premier, l'élévation et la fermeté de son âme. Elle avait contracté l'habitude de considérer les choses par leurs grands côtés. Auprès d'elle et en lisant ses lettres on était porté au-dessus des petites choses de la vie, on respirait un air sain et pur et l'on sentait que la vraie piété ne console pas seulement mais qu'elle fortifie. Un second caractère de sa piété, qui s'est manifesté surtout durant sa longue maladie c'est que, même au milieu des plus grandes souffrances, elle était pleine de reconnaissance ».



Et nous voici amenés ou plutôt retenus à la partie douloureuse de notre rapport, à la page funèbre où il nous faut coucher les noms de nos chers Bienfaiteurs disparus d'ici-bas, mais non perdus.

M^{me} V^e H. SOHIER de VERMANDOIS, de Paris.

M. le pasteur Théophile ROLLER, à Tocqueville-en-Caux.

M. J. Olivier NÉE, de Sancerre.

M^{me} V^e COUTOU, de Bergerac.

M. Jacques-Alfred LEMAITRE, de Paris.

M^{lle} Elise CADIER, de Pau.

M. Jacques de CARTIER, à Couronneau, près S^{te} Foy-la-Grande.

M. Paul ROUSSET, de Nyons.

M^{me} Paul MIRABAUD, Présidente de la Société *Adolphe* de Paris.

M^{lle} Louise TERRON, de Puy-Laurens.

M. J. BOUTHENOT-PEUGEOT, de Montbéliard.

M^{me} V^e BUSCARLET, de Paris.

M. Alfred ANDRÉ, de Paris.

M^{me} V^e Louis PRAT, de S' Sorlin-de-Conac.

M^{me} RENEVIER, de Lausanne.

M. le pasteur LOUITZ, de Bordeaux.

M^{me} la Baronne OBERKAMPFF, de Paris.

M^{me} Henri SALADIN, née BARBEY, de Genève.

M^{me} Fernand BRUNETON, de Nîmes.

M^{me} Henri ROULET, née IMER, de Marseille

M. Gustave BOY, Membre du Conseil d'administration des Asiles, à Bergerac.

M^{me} Henri VIGER, de Bergerac.

M. Frank-Ernest HILLS, de Londres.

M. Edward-Henri HILLS, de Londres.

M. Louis GINOULHIAC, de Bordeaux.

M. Paul CHABANNE, d'Annonay.

M. Charles SEYDOUX, du Cateau.

M^{me} J. HUGUENIN, née BERTHOND, }
M. J. HUGUENIN } de la Brévine.

M^{me} Arthur MALLET, de Paris.

M^{me} la Baronne Alphonse MALLET.

Nous rendons un suprême hommage à ces

chères mémoires et nous renouvelons l'expression de notre sympathie aux familles dans le deuil. Nous faisons une mention spéciale de MM. G. Boy et Alfred André et de M^{me} Paul Mirabaud.

M. Gustave Boy était membre de notre Conseil d'administration depuis plus de 20 ans. Il était d'une franchise à toute épreuve, d'où la rudesse n'excluait pas la bonté. Chrétien inébranlable, il est parti doucement résigné à la volonté du Seigneur.

M^{me} Paul Mirabaud, présidente de notre Société *Adolphe* de Paris ; nature d'élite, âme ardente toujours à la poursuite du bien. Elle faisait passer chez les autres quelque chose de sa flamme et de son enthousiasme. Elle a connu cette compassion suprême qui, en face des multitudes, brûlait le cœur de Jésus, et les Asiles ont eu une large part de sa bien-faisante activité. Son esprit et son cœur se retrouvent chez ses bien-aimés et sa belle-sœur,

M^{me} Roy-Mirabaud a voulu accepter l'héritage de sa présidence.

M. Alfred André dont M. le Pasteur Benjamin Couve naguère, au Synode de Sedan, résumait si bien la vie en ces deux mots : « Ouvrier infatigable qui s'est endormi aussi tranquillement qu'Etienne, après une journée de travail terminée par le culte de famille. »

Ces deuils successifs qui font de si grands vides non seulement au foyer domestique, mais dans l'Eglise et pour tant d'œuvres de bienfaisances et d'évangélisation, sont un appel, un « garde à vous » aux survivants. Ces brèches, il faut les réparer, elles doivent être réparées ; ce travail interrompu par la mort, nous devons le reprendre et le poursuivre à notre tour ; cette flamme d'amour et de sacrifice, il faut que, nous aussi, nous en soyons brûlés et consumés.

*
* *

Vous allez entendre tout à l'heure le rapport

médical M. Rolland notre docteur spécial, ayant donné sa démission au mois d'Octobre dernier, nous a quittés à la Noël, mais nous avons pu assurer le service de santé grâce à l'obligeance inépuisable de MM. les docteurs Barraud de Bergerac et Planteau de Lamonzie. N'oublions pas dans nos remerciements MM. les docteurs W. Dubreuilh, Raulin et Puech, de Bordeaux, dont l'assistance exceptionnelle est bien appréciée de nous tous.

RAPPORT MÉDICAL

Le compte rendu de l'année médicale des établissements John Bost, qui commence avec le mois de Juin 1895 et se termine au 31 mai 1896 ne présente aucun de ces faits saillants ou remarquables qui mérite d'être signalé à l'attention de cette assemblée, et qui parmi la série des temps écoulés depuis la fondation de nos asiles, doive lui faire assigner une place à part, et lui valoir la distinction d'être marquée d'une fiche blanche ou noire.

Le nombre des décès (21) est légèrement inférieur au chiffre moyen constaté pour les six dernières années (26).

Toutes ces morts sont dues, à des causes, pour ainsi dire particulières et individuelles, différentes dans presque chacun des cas observés; les unes lentement amenées par ces déchéances organiques dont l'issue fatale peut

être prévue bien des jours à l'avance, sans qu'il soit pour cela possible de la conjurer ou même de la retarder ; quelques autres, survenues par contre à l'improviste ayant à tel point frappé sans avertir que l'examen le plus minutieux, précédant immédiatement leur manifestation foudroyante a été impuissant à en révéler l'insidieuse approche.

Ce ne sont donc point là des faits importants à signaler ou à retenir, car à bien peu de chose près, non moins inaccessibles au traitement qu'à la prévision, ils demeurent stériles pour la pratique médicale. En de tels cas en effet, elle ne peut guère plus pour l'homme avant la mort, qu'après la mort, en deça, qu'au delà du seuil de la tombe, tandis que la religion au contraire qui le franchit avec lui, trouve là, le sujet de ses plus pénétrantes exhortations, en prend occasion pour nous adresser les plus solennels de ses avertissements. Ainsi que nous l'avons déjà fait pressentir aucune épidémie

ne s'est manifestée au cours de cette dernière année dans les Asiles de Laforce. Aucune maladie saisonnière de quelque importance n'est venue, même s'y offrir à l'observation du médecin.

Sur le fond invariablement donné d'infirmités au dessus pour la plupart des ressources actuelles de la science que nous présente la population de nos établissements, on a vu se manifester en nombre sensiblement égal à celui d'une moyenne ordinaire, des affections de nature et d'intensité éminemment variables.

Quelques cas d'une maladie contagieuse du cuir chevelu aussi difficile à reconnaître à ses débuts, que longue et rétive à se laisser conduire à bonne fin, la pelade, puisqu'il faut l'appeler par son nom, ont été constatés il y a quelques mois à la *Famille*. Mais les six enfants qui avaient été reconnues atteintes, actuellement isolées dans un local très éloigné et sans communication aucune avec l'établis-

sement ont cessé d'être un danger pour leurs compagnes et soumises à un traitement dirigé par un spécialiste distingué (M. le Dr Dubreuil) sont actuellement presque toutes en bonne voie de guérison.

Nous n'aurions garde ici, puisque nous en sommes au chapitre des bonnes nouvelles, de ne point apprendre ou rappeler à notre auditoire qu'un médecin s'occupant particulièrement et avec beaucoup de succès des maladies d'estomac. M. le Dr Raulin, ainsi qu'un oculiste éminent M. Puech, viennent périodiquement prodiguer leurs soins éclairés à nos malades aussi heureux que reconnaissants envers ces médecins et l'administration de toute la sollicitude qu'on leur témoigne. Il est bien entendu que pour les cas et les opérations chirurgicales graves nous pouvons toujours compter cela va sans dire sur le dévouement éprouvé de M. Monod.

Dans de telles conditions de personnel trai-

tant, brochant sur un état matériel de choses — locaux ameublement, literie, vêtements — déjà très satisfaisant qu'il arrive par surcroît nombre d'importantes améliorations telles que par exemple l'établissement d'une machine à vapeur permettant d'élever et de distribuer jusqu'aux plus hauts étages, une eau de qualité irréprochable, une étuve à désinfection par laquelle seront immédiatement anéantis tous les principes de contagion, bacilles, miasmes et microbes qui oseraient se fourvoyer dans nos Asiles et l'on ne pourra se défendre, d'éprouver devant pareil ensemble, le plus vif sentiment de satisfaction doublé comme il convient de reconnaissance envers les artisans de semblables résultats. De bien en mieux par le concours de toutes les bonnes volontés, voilà de plus en plus la devise de nos Asiles. Aujourd'hui grâce à Dieu, tout comme hier, nul ne pourra ne pas leur rendre cette justice d'avoir persévéré sans relâche dans la pratique de

cette grande parole de St-Paul, qu'il faut toujours aller ; non seulement de foi en foi ; mais encore de vertu en vertu.

C'est surtout pour qui les revoit de près en détail après un peu d'absence, que le fait dont il s'agit frappe le plus vivement les yeux tant du corps que de l'esprit. Remise par le souvenir en face des faibles commencements de l'entreprise, la pensée découvre bientôt l'analogie la plus intime entre cette œuvre de Laforce, et le grain de senevé de la parabole, si promptement devenu le grand arbre sous les branches duquel les oiseaux du Ciel viennent chercher un abri. Elle aime à retrouver dans cette croissance rapide, une image fidèle du développement merveilleux de nos asiles où tant de déshérités de ce monde trouvent aujourd'hui un lieu où reposer leur tête.

Heureux qui peut par la foi, reconnaître ici l'intervention de Dieu lui-même : Heureux qui ne doute pas au fond de son cœur, que seule une

puissance plus qu'humaine, celle qui nourrit les corbeaux de l'air, et revêt les lis des champs a pu dans l'un comme dans l'autre de ces deux exemples donner à une si petite semence un si prodigieux accroissement.

Qu'était donc M. John Bost, qu'était ce bourg ignoré de Laforce, au bord des collines qui bordent la plaine de Bergerac il y a de cela quelques semaines, ou, si vous aimez mieux quelques dizaines d'années? Quelle prudence alors ou quelle sagesse mortelle aurait pu à l'aspect du semeur et du terrain, prévoir la moisson future, et prédire ce que nous voyons aujourd'hui de nos yeux, ce que nous pouvons ici toucher de nos mains?

Mais comme l'a dit le poète :

L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.

C'est dans un vase d'apparence commune sous des dehors qui ne le différenciaient en rien d'un homme ordinaire que M. Bost cachait

ce caractère à part, ces aptitudes singulières, cet ensemble de dons spéciaux et pour tout dire en un mot ce génial instinct qui comme l'oiseau messager le poussait droit devant lui, vers la réalisation de ces établissements, que notre œil non seulement ne découvrait point mais ne pouvait pas se figurer même sous la forme de châteaux en Espagne dans les lointains de l'avenir.

Certes, étant ce qu'il se voyait, il ne fallait, rien moins à M. Bost qu'une force venue d'en haut, pour qu'il osât concevoir et inaugurer, pour qu'il pût mener à bonne fin dans un tel milieu, une aussi colossale entreprise, pour qu'envers et contre tous les obstacles opposés par les hommes et par les choses, il soit devenu le créateur dans la pleine acception du mot des Asiles de Laforce et les ayant tirés de rien les ait remis, achevés à peu près comme nous les voyons, aux mains de ses continuateurs.

Mais, n'est-ce pas précisément là, ce qui

devait nous faire craindre pour leur avenir. Ne pouvait-on pas appréhender qu'une telle œuvre dont les facultés spéciales de M. Bost avaient seules permis la réalisation ne vînt à périr ou à décliner quand il ne serait plus là.

Tout au contraire ! A peine celui qui semblait être l'âme vivante de ces établissements a-t-il disparu qu'il s'est produit ici, grâce aux vaillants efforts de ses dignes continuateurs quelque chose d'analogue, à l'accomplissement de ces étonnantes paroles, adressées par Jésus-Christ à ses disciples qu'il allait quitter : « Ceux qui croiront feront les œuvres que je fais et ils en feront même de plus grandes. »

C'est que M. John Bost, parmi tant de facultés éminentes, indispensables au succès durable de son entreprise avait éminemment reçu en partage celle de se choisir et de se façonner des collaborateurs, celle de les faire un avec lui, grâce à la communication de cette foi

agissante par la charité, dont il fut à notre époque le plus signalé des exemples.

Pas un de ceux qui se sont formés à son école, ne s'est détourné de la voie qu'il lui avait tracée n'a faibli à la tâche qui lui avait été départie. M. John Bost revit véritablement en eux tous ! Et si l'on peut regretter, comme on l'a fait parfois sans doute que son corps ne repose pas au milieu même des asiles qui portent son nom, on doit rendre grâce à Dieu, que son esprit du moins ne les ait pas quittés mais que véritablement il y persiste et les dirige encore.

C'est avec une égale efficace en effet que ses disciples, oserai-je le dire, de la deuxième, de la troisième, comme ceux de la première heure se sont voués corps et âme au service des pauvres, des boiteux, des sourds, des aveugles de tous ceux que plus spécialement nous recommande l'Evangile, comme ne pouvant rendre le bien qu'on leur aura fait. M. Bost leur a transmis intact le don qu'il avait reçu.

d'ouvrir en faveur de ces malheureux le cœur et les mains des heureux du monde. Comme lui on les a vus s'efforçant tout d'abord sans doute de les préparer pour ce bonheur qui leur fut promis dans le ciel, s'imposer et accomplir la tâche quotidienne de consoler dès ici-bas, ceux qui pleurent ; et comme ils ont marché sur les traces de leur imitateur dans cette voie étroite et glorieuse, leur travail pas plus que le sien n'a jamais été perdu ni stérile.

S'oubliant eux-mêmes, pour ne penser qu'au soulagement d'autrui ; les soins à donner à leur famille d'adoption, malades, infirmes, pauvres en esprit les ont toujours plus et tout autrement préoccupés que le souci de leur personnalité propre et l'on pourrait d'eux, à bon droit dire comme de St-Vincent-de-Paul que leur charité commençant toujours par les autres, n'a jamais trouvé dans le cours d'une journée bien remplie qu'un petit nombre d'instant pour penser quelquefois à eux-mêmes.

De là procèdent ces résultats bénis, qui se révèlent immédiatement, à tous ceux qui viennent en visite ou en pèlerinage à Laforce. Cette mystérieuse influence du moral sur le physique, cette suggestion exercée par une volonté bienveillante sur les maux de l'esprit et par son intermédiaire ou même immédiatement parfois peut-être, sur les infirmités du corps, se constate ici d'une manière toute spéciale ; et forme comme la caractéristique, la marque propre, le cachet distinctif de nos asiles.

Voilà pourquoi dans ce séjour de misères et de souffrances physiques dont nos malades, dont nos infirmes ne savent que trop pour la plupart, que la mort seule les fera sortir, où il leur fallut en entrant laisser à la porte même l'espérance, ce n'est pas comme le visiteur s'y attend, comme il ne peut pas ne pas s'y attendre, l'expression de l'abattement, de la tristesse jusqu'à la mort que l'on constate sur les visages et dans l'attitude de la plupart d'entre eux,

c'est bien plutôt la résignation, le calme, la sérénité même qui du fond des âmes qu'elles remplissent viennent se refléter sur les physionomies et les éclairer parfois d'un sourire.

Une atmosphère de foi et de paix religieuses inspirées par la parole et par l'exemple de leurs directeurs enveloppe les pensionnaires de nos établissements. Le bien-être physique qui leur est aussi pleinement que possible départi et constamment assuré, leur ôte tout souci du lendemain. Ils se sentent aimés ! Ils s'aperçoivent bien vite que dans les Asiles rien ne s'est fait, et ne se fait que pour eux, qu'on ne leur prescrit ou plutôt qu'on ne leur demande que ce qui réellement leur est le meilleur et le plus avantageux. Vivant parmi des égaux en infortune, ils n'ont point sujet de se jalouser entre eux car ne pouvant établir avec les autres des comparaisons pénibles et humiliantes comme ils le feraient avec les heureux et les privilégiés de cette terre, ils sont bien moins portés au

murmure et à la révolte contre la destinée qui leur est faite. Ici pour ceux qui pensent encore, gardent la conscience de leur situation rien de plus facile à mettre en pratique que ce précepte trop oublié : Pour vous instruire à mieux supporter vos misères, regardez ceux qui sont plus malheureux que vous.

Car ces plus malheureux entre tous, ces derniers entre les derniers, déchus à la fois dans leurs corps et leur intelligence, ils se trouvent avoir perdu avec la faculté de réfléchir sur leur triste position celle d'en sentir les plus poignants aiguillons ; et cela évidemment sans que nul puisse être jamais tenté de leur envier ce déplorable privilège. Exempts de souffrances morales, les soins maternels dont on les entoure comme de petits enfants émoussent leurs douleurs physiques et les laissent vivre dans un calme relatif. C'est ainsi qu'il n'est pas plus besoin de grilles, de murailles et de barrières pour retenir

ici, ceux qui ont vu sombrer et ceux qui ont conservé leur intelligence ; ces derniers en effet se rendent facilement compte qu'ils seraient bien plus malheureux, rentrés dans la société qu'ils ne le sont à Laforce. Là où ils se trouvent bien ils se sont fait une patrie qu'ils ne désirent plus quitter.

Les bienfaits de Dieu sont donc sur nos Asiles. Quels souhaits pour eux, quelles prières, pourrons-nous faire monter vers lui, sinon qu'il daigne de plus en plus abondamment les bénir à la gloire de son nom, pour la joie et la consolation de ceux qui les habitent ou s'y intéressent, pour qu'ils se dressent toujours plus haut enfin devant notre siècle, comme témoignage encore de cette foi chrétienne qui seule a rendu M. John Bost capable de les fonder.

Dr BARRAUD.

RÉCAPITULATION du 1^{er} Mai 1895 au 30 Avril 1896

Demandes d'admission. — Entrées. — Sorties. — Morts.

NOUS DES ASILES	NOMBRE (1) des Pensionnaires	DEMANDES D'ADMISSION	ENTRÉES	SORTIES	MORTS
La Famille.....	79	12	10	7	1
Béthesda.....	124	18	15	2	"
Eben-Hézer.....	57	7	5	"	"
Siloé.....	83	12	10	5	3
Béthel.....	50	13	11	5	4
La Compassion....	40	3	1	"	3
Le Repos.....	29	6	4	1	3
La Retraite.....	26	5	4	3	3
La Miséricorde....	52	8	7	"	4
TOTAUX.....	540	84	67	23	21

(1) Voici, sur la demande qui nous en a été faite, le nombre de nos pensionnaires suisses : Canton de Neuchâtel, 22. — Canton de Vaud, 11. — Canton de Genève, 26. — Canton de Berne, 3. — Total : 62.

DONS TOUT A FAIT ANONYMES

Du 1^{er} Mai 1895 au 30 Avril 1896.

Une vieille amie des asiles	20	»
A. Tarn.....	20	»
Une vieille dette.....	125	»
Pour le développement des asiles et le bien-être des malades.....	20	»
Lausanne : A. F. C.....	5	»
Nîmes : deux malles (linge et vêtements.)		

*
* *

Nous avons eu deux envois de livres, revues, journaux etc. de la part de deux amis. A titre gracieux nous recevons aussi des revues et journaux français et anglais dont voici la nomenclature.

La Revue chrétienne. — *L'Appel.* — *L'Ami chrétien des Familles.* (2 ex.) — *Une voix amie.* — *Le salut de Dieu.* (2 ex.) — *Le Cévenol.* (4 ex.) — *Le Missionnaire de Bâle.* (2 ex.) — *Le Protestant de Normandie.* —

L'Eglise chrétienne du Nord. (2 ex.) — La Sentinelle.

Nous envoyons encore nos remerciements et, en cas d'omission, nos excuses, à qui de droit. Les bons livres, même défraîchis, les journaux illustrés, sont un cadeau fort apprécié de nos malades ou de nos reclus.

RELEVÉ DES RECETTES

du 1^{er} Mai 1895

RECETTES

Actif au 30 avril 1895.....	2.778	93
Pensions	81.145	20
Dons	64.524	77
Dons spéciaux des jours.....	38.399	35
Rente des jours capitalisés.....	4.460	•
Collectes et Ventes	39.685	10
Rentes et Revenus divers	30.395	91
Vente d'albums des Asiles.....	24	•
Recettes ordinaires...	261.413	26
Recettes spéciales		
Solde legs Tenle	8.125	45
Legs Moziman	5.000	•
Total des Recettes.....	274.538	71

Le Trésorier Comptable,

A. LAFARELLE

Après vérification, nous avons trouvé la situation conforme aux livres.

Les membres du Conseil d'Administration,

H. COUVE.

J. GUÉX.

DES DÉPENSES

30 Avril 1896

DEPENSES

Nourriture	99.257	25
Vêtements.....	20.070	35
Lingerie et Mercerie	6.630	"
Blanchissage	4.313	65
Eclairage et combustible	10.401	20
Meubles et ustensiles	10.830	75
Service de santé.....	7.088	"
Bureau et correspondance	781	"
Rapport et Imprimés	1.788	80
Bibliothèque, abonn. classes.....	1.019	75
Voyages	1.416	95
Chevaux et voitures.....	1.875	"
Impôts et assurances	4.321	65
Réparations immeubles	21.685	90
Rémunération du personnel	37.340	30
Frais de réception.....	2.600	"
Ateliers de poches	509	05
Caisse de Retraite	1.150	"
Dépenses diverses	3.159	17

Total des dépenses ordinaires.. 235.681 77

Dépenses extraordinaires.

Achat de Rentes.....	19.809	75
Construction de Siloé.....	8.000	"
Excédent au 30 avril 1896	11.047	19

Somme égale aux Recettes 274.538 71

SITUATION FINANCIÈRE



Nos recettes se sont élevées, y comprise l'encaisse de 2778 fr. 93 du 30 Avril 1895 à 261413 fr. 26 et nos dépenses ordinaires à 235681 fr. 77.

Au 30 Avril dernier nous avons présents, dans les neuf asiles 540 pensionnaires. La dépense moyenne, pour chaque pensionnaire, a donc été de 436 fr. 45 pour l'année, soit de 1 fr. 20 par jour. Nous répétons que cette dépense minime comprend non seulement la nourriture mais encore les vêtements, la chaussure, la lingerie, le blanchissage, l'éclairage, le chauffage, le service médical, le traitement, les salaires de tout le personnel et des employés, les impôts, l'entretien des immeubles, etc. etc.

La dépense quotidienne générale est donc de 648 francs.

Avec le solde des legs Coupé et Teule, avec le legs de M^{me} Moziman née Monsarrat et quelques dons extraordinaires, le tout montant à 19809 fr. 75 nous avons acheté des rentes sur l'Etat, à quoi du reste nous obligent nos statuts.

Nos réclamations pour le paiement oublié des pensions promises, ont amené quelques rentrées. Mais nous constatons que le produit des collectes a baissé. Il est vrai que nous n'avons pu, l'hiver dernier, pour cause de santé ou plutôt de maladie, faire nos tournées habituelles. Heureusement encore que M. Henri Bost m'est venu en aide pour aller sur le littoral et dans le Gard. A Menton et à Nîmes, il a donné sur les asiles, une conférence très appréciée. Nous espérons que ce début encouragera notre ami à mettre de plus en plus ses forces et son talent au service de l'œuvre de son vénéré père, dans cette partie difficile, délicate, laborieuse des collectes à faire. Au reste, il y est tout disposé et je crois

qu'il m'a déjà fait ses offres pour la prochaine campagne.

Nous espérons que M. le pasteur John Bost, notre ami poitevin, ira aussi en Angleterre et que sa tournée trisannuelle aura un succès quadruple. Que Dieu transforme ces projets en réalités ! La joie sera égale des deux côtés puisque ce sera la victoire de la charité.

Nous envoyons des remerciements chaleureux à notre ami M. G. Lung qui a pris toute la peine pour organiser la vitrine des Asiles à l'exposition de Bordeaux où nous avons obtenu le diplôme d'honneur, et nous a amené ensuite à Laforce les membres du Congrès pour les questions sociales, visite inoubliable des deux côtés.

Notons, sans nous y appesantir, une légère baisse sur les dons spéciaux des jours. Vous connaissez l'origine de ces dons. C'est l'entretien des Asiles pendant toute une journée, par un bienfaiteur, à la date qu'il a choisie et

qui lui rappelle un évènement important de sa vie individuelle ou familiale. Autrefois le jour était de 300 fr.; aujourd'hui, à cause de la grande augmentation des pensionnaires, il est de 500 fr. Et vous venez d'entendre que la dépense réelle d'un jour s'élève à 648 fr. On peut s'inscrire pour des demi-jours, ou s'associer pour ce don particulier. Un évènement heureux ou, plus souvent, une épreuve sont l'occasion de la prise d'un jour.

Nous avons parlé de baisse, mais il y a de la hausse. Nos sociétés *Adolphe* de Paris et de Marseille en particulier, ont eu des recettes plus abondantes que l'an dernier ainsi que l'Ecole du Dimanche du St-Esprit à Paris. J'ai aussi à réparer une omission vis-à-vis des Unions Chrétiennes de Bagard et de Boisset. Elles ont donné au 1^{er} Janvier il y a deux ans une soirée musicale et littéraire à l'Eglise. Ces jeunes amis ont désiré saisir cette occasion pour faire une bonne œuvre et ils y ont réussi.

Il leur a semblé, en un jour de fête et de réunions de famille, comme le nouvel an, qu'il était bon de rappeler aux heureux les malades et les isolés. La collecte faite à la sortie, a donc été destinée aux asiles de Laforce. Nous soldons notre dette de reconnaissance et demandons à Dieu, que cet exemple soit renouvelé et devienne contagieux.



Conclusion



L'année achevée n'a rien eu de saillant : à ce point de vue on peut dire qu'elle a été plate. Néanmoins, le travail et les soucis n'ont pas été inférieurs à ceux des années précédentes, et le zèle affectueux de nos bienfaiteurs nous est plus que jamais nécessaire. Vous l'avez entendu, le nombre de nos pensionnaires suit une progression inquiétante à cause de l'exiguïté de plusieurs de nos maisons et par rapport aux

appels qu'on nous adresse d'un peu partout.

Notons cependant sur l'uniformité de notre chemin la grande réparation faite à *Siloé*, désirée depuis longtemps. Il faut la solder. Les dons que nous avons déjà reçus pour cet objet, et dont nous sommes bien reconnaissants, sont loin de compte. Les devis en effet dépassent 40000 fr.

Un soir à Genève, écrit le pasteur Luigi, on avait choisi ce sujet : « Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés.... A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (Jean XIII, 34, 35). Sujet difficile à traiter même et surtout peut-être, par ceux qui apprécient le mieux le sentiment que Jésus indique. J'entendis Augustin Bost dire avec son accent si vrai, si original : « La charité ! Je n'aime pas à parler de ce sujet là ; ce ne sont pas des paroles qu'il nous faut là-dessus ! Et

en effet, un seul acte de vraie fraternité chrétienne, un pardon généreux, un effort sur soi-même, un trait de dévouement ou simplement d'obligeance, de bonté, un service rendu, un don de temps ou d'argent, en disent plus que toutes les dissertations possibles».

Allons, prions et agissons dans ce sens. Hâtons-nous, car le jour est sur son déclin et les ombres du soir peuvent soudainement nous envelopper.

Avec le Seigneur, après avoir traversé les ténèbres passagères du tombeau, ce sera le rayonnement de la vie éternelle. — alors plus de déshérités, plus d'Asiles de Laforce, mais la maison du Père !

Votre bien affectionné

E. RAYROUX

(Lu et approuvé en Conseil d'Administration dans la séance du 9 Juin 1896.)

LES DONS ET SOUSCRIPTIONS SERONT REÇUS :

FRANCE

A Laforce (Dordogne), par M. le pasteur E. RAYROUX,
directeur général des Asiles.

A Paris, par MM. MALLET FRÈRES & C^{ie}, banquiers,
37, rue d'Anjou.

PAR LES « SOCIÉTÉS ADOLPHE » CI-APRÈS :

A Alais, par M^{lle} ARBOUSSET, rue Fabrierie.

A Bordeaux, chez M^{lle} Marie Hovy, 63, rue de la Course.

A Ganges, chez MM. les pasteurs.

A La Rochelle, chez M. le pasteur Good.

A Lyon, chez M^{me} OBERKAMPF-FITLER, 20, avenue de
Noailles.

A Montauban, chez M. le professeur Jean MONOD.

A Marseille, chez M^{me} MOULINE, 15, rue Grignan, et
M^{me} THRAËN-JAUGE, 54, cours Pierre Puget.

A Mazamet, chez M^{mes} ROUVIÈRE-HOULÈS, et J. BONNE-
VILLE.

A Montpellier, chez M^{me} Paul CASTELNAU, 34, rue
Saint-Guilhem.

A Nîmes, chez M. le pasteur BABUT, 1 rue Bourdaloue.

A Pau, chez M^{lle} L. CADIER, M^{me} G. MALAN et M^{lle} J.
MEILLON.

A Salies-de-Béarn, chez M^{lles} BOST.

A Orthez, chez M. le pasteur ROTH.

PAR LES BIENFAITEURS DONT LES NOMS SUIVENT :

A Annonay, chez M^{lle} Berthe BRIANÇON (Société de Bienfaisance).

A Cannes, chez MM. les pasteurs.

A Castres, chez M^{me} BOUFFÉ.

Au Hâvre, chez M. JULIEN MONOD, 19 rue Mare.

A Menton, chez M. le pasteur DELAPIERRE.

A Millau, chez MM. les pasteurs.

A Nice, chez M. le pasteur MALAN, 50, rue Gioffredo.

A Rochefort, chez M. le pasteur LAROCHE (Comité de Bienfaisance.)

A Saint-Jean-du-Gard, chez MM. les pasteurs.

A Saint-Ippolyte-du-Fort, chez M. le past^r DURAND.

Au Vigan, chez M. le pasteur Paul BIANQUIS.

A Saint-Affrique, chez M^{lle} Eugénie VERNIÈRE.

A Angoulême, chez M. le pasteur MONBRUN.

A Grenoble, chez M. le pasteur BARD.

ALSACE

A Mulhouse, chez M^{me} E. SCHLUMBERGER, présidente de la Société Adolphe, 2, rue Lamartine,

M^{me} Jean VAUCHER, 10, rue d'Altkirch et M. le pasteur MATHIEU.

A *Strasbourg*, chez M^{lle} M. RAUSCH, 4, rue de la Cigogne.

S U I S S E

A *Genève*, chez M^{me} E. de BUDÉ présidente de la Société Adolphe, M^{lle} BUNGENER, trésorière, 14, boulevard du Pont d'Arves et M^{me} AUGUSTIN BOST, 8, rue Beauregard.

A *Lausanne*, chez M. BRIDEL, M^{me} E. de MOLIN, Charmettes et M^{lle} L. MEYSTRE, 6, rue des Terreaux.

A *Neuchâtel*, chez M. E. DE PURY DE MARVAL, et M^{me} CLERC-DROZ, faubourg du Crêt, 3.

Au Locle, chez M^{me} SANDOZ-NARDIN et M^{lle} FAURE.

A *Sonvillier* (canton de Berne,) chez M. G. CHOPARD fils.

A *Vevey*, chez M^{mes} BURNIER-AUSSET et DU PASQUIER-MONNERAT.

A *Clarens*, chez M^{lles} Vincent.

G R A N D E - B R E T A G N E

A *Tunbridge-Wells*, chez Miss DAVIDSON, Rock Lodge London Road.

A *Blackheath*, chez Miss FENN.

- A Edimbourg**, chez Miss MACKENZIE, 16, Moray place
A Glasgow, chez TIMOTHÉE BOST, Esq^{re}, 34, Lynedoch Street.
A Liverpool, chez W. CROSFIELD Esq^{re}, Annesly Aigburth.
A Londres, chez MM. BARCLAY-RANSOM & C^{ie}, 1, Pall Mall East, MM. JAMES NISBET & C^{ie}, 21, Berners Street, MM. MORGAN et SCOTT, 12, Paternoster Buildings, et T. BUXTON, Esq^{re}, 37 Buckland Crescent, Hampstead N. W.
A Alloa, chez MM. THOMSON, Hutton Park.

BELGIQUE

- A Bruxelles**, chez M. ISEBAERT, ancien officier d'Etat-Major, 50, rue du Mont-Blanc, S^t Gilles.
-

MM. les Libraires protestants et MM. les Rédacteurs de journaux religieux, en France et à l'Étranger, continueront, comme par le passé, à recevoir les dons qu'on voudra bien nous faire parvenir par leur intermédiaire.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Compte-rendu de la fête par J. Laforgue	7
Discours de M. Ch. Gide, Président...	11
Rapport du Directeur Général.....	27
Rapport médical.....	59
Suite et fin du rapport du Directeur Général	80

